



RENCONTRE

Au bureau des légendes

L'histoire de l'alpinisme regorge de récits pimentés et de personnages totalement romanesques venus d'une étrange planète. Florilège!



Dans une vie antérieure, Thomas Vennin était informaticien. Fasciné par l'ouvrage de John Hunt *Victoire sur l'Everest* (*The Ascent of Everest*, paru en anglais en 1953), il se passionne pour la littérature alpine au point de créer un blog intitulé *The Summit Day* (summit-day.com). Ceci l'amène à collaborer avec divers magazines de montagne et, quelques années plus tard, à écrire son premier ouvrage, *La Dent du piment. Balade épicée dans l'histoire de l'alpinisme* (éd. Paulsen, 2019), un livre qui reprend quelques grands faits de l'histoire de l'alpinisme mais sélectionnés de façon parfaitement subjective.

De quand date cette fascination des hommes pour les plus hauts sommets du monde?

Je ne peux pas vous répondre avec précision. Mais elle est très ancienne, c'est sûr! La première réelle expédition d'envergure mise sur pied et dont on ait une connaissance plus ou moins approfondie date de 1492. Cela se passait dans le Vercors!

Il s'agit de la même date que la découverte des Amériques par Christophe Colomb. Y a-t-il un rapport?

En effet. Christophe Colomb pressait le roi Charles VIII pour qu'il finance ses expéditions. Lassé d'entendre toujours les mêmes histoires maritimes, Charles VIII confia alors à un certain Antoine de Ville la mission de conquérir le mont Aiguille, situé au sud de Grenoble et qui

culmine à 2087 mètres. De Ville mit en place une organisation militaire pour venir à bout du sommet. Il rassembla d'abord une vingtaine d'hommes qui installèrent des cordes fixes et des échelles dans les passages les plus scabreux puis entreprirent l'ascension au pas de charge. Un peu comme on fait le siège d'une ville. La conquête sera authentifiée par un huissier de justice. Une légende tenace voudrait que le roi resté dans la vallée ait hurlé: «Antoine! Que vois-tu de là-haut?» et que celui-ci ait répondu: «je vois la mer, votre Majesté!».

Vous placez donc le Vercors comme un lieu stratégique dans l'histoire de l'alpinisme?

Bien sûr! Ce joli massif est longtemps resté impénétrable, même pour les Grenoblois qui le surnommaient la «forteresse». Il a joué un grand rôle dans l'histoire de



De Ville en Aiguille



l'alpinisme avant de laisser la place à d'autres sommets et c'est finalement Chamonix qui est devenu le haut lieu de l'alpinisme en Europe.

Pourquoi Chamonix?

Ce choix doit beaucoup à l'influence d'un certain Horace-Bénédict de Saussure, un aristocrate naturaliste genevois qui ne s'est jamais réellement remis de sa première rencontre avec le mont Blanc en 1760. A partir de ce jour, le mont est devenu une véritable obsession pour lui et il promettait de jolies récompenses à qui en ferait la conquête. Sauf qu'à l'époque, personne n'osait s'aventurer dans des contrées aussi hostiles. Saussure lui-même ignorait tout de la façon dont il fallait s'y prendre pour réussir l'ascension. Il comptait sur l'ingéniosité des locaux. On dit parfois que Saussure a inventé le métier de guide. C'est faux. En revanche, son histoire d'amour avec le mont Blanc a effectivement favorisé l'émergence de cette profession. C'est grâce à lui que de jeunes Chamoniards téméraires oseront s'aventurer dans la montagne.

Tout cela prit énormément de temps.

Oui, c'est vrai. La conquête date du 8 août 1786. Elle est l'œuvre du docteur Michel-Gabriel Paccard et de Jacques Balmat. Ensuite, l'ascension se banalisera. Un an plus tard, Horace-Bénédict de Saussure lui-même sera conduit au sommet par Balmat et 18 autres guides. Ils lui taillèrent de jolies marches pour qu'il ne salisse pas ses souliers et prirent garde qu'il ne s'épuise pas en vue des expériences scientifiques qu'il avait prévu de mener au sommet.



Les années passent. Vallot reste!



Quelles expériences?

D'abord, il s'agissait d'estimer l'altitude du mont. Pour cela, le savant suisse avait emporté un baromètre et procéda selon les techniques encore approximatives de l'époque. Elles donnèrent pourtant un résultat étonnamment précis, soit 2450 toises ou 4775 mètres. Une différence d'à peine 35 mètres avec sa taille actuelle (4810 mètres). C'est sans doute la plus célèbre de ses expériences. Il en réalisa d'autres au cours des quatre heures passées au sommet, notamment le relevé des pulsations cardiaques de chaque membre de l'expédition, des prélèvements de neige et la mesure de la température d'ébullition de l'eau.

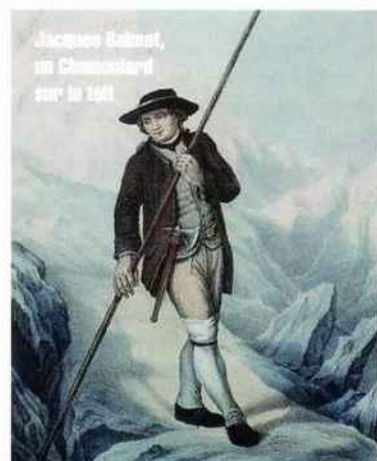
Cela suffit-il pour faire de lui le pionnier des recherches en montagne?

Non. Celui qui a véritablement révolutionné cette branche de la science est arrivé un siècle plus tard. Il s'appelait Joseph Vallot et exerçait un tas de métiers puisqu'il était à la fois astronome, géographe, naturaliste, alpiniste et mécène. Lors d'un congrès de géologie se tenant à Chamonix, il a un véritable coup de foudre pour la montagne au point de réaliser sa première ascension en 1881. Il découvre par exemple que les glaciers que l'on croyait figés

pour l'éternité sont en réalité en perpétuel mouvement. Les plaques glissent les unes contre les autres. Vallot s'intéresse aussi aux effets de l'altitude sur le corps humain. A l'époque, on craint encore ses effets délétères. Les médecins étaient persuadés que le sommeil en montagne conduit inexorablement à la mort! Pour prouver le contraire, Vallot et ses guides décident de passer trois jours et trois nuits dans une tente au sommet du mont Blanc. A leur retour, le public leur réserve un triomphe. Fort de ses succès, Vallot décide alors de construire une cabane près du sommet pour mener des expériences plus abouties. Nous sommes en 1890. Il faudra huit jours et le travail de 110 guides pour mener le projet à son terme. Finalement, la chute fait cinq mètres sur trois et comprend deux pièces, l'une pour les commodités, l'autre pour l'étude.

Cent-trente ans plus tard, le laboratoire Vallot continue d'accueillir des chercheurs du monde entier. Une belle réussite!

Et un beau pied de nez à tous ceux qui ne croyaient pas à la réussite du projet. Les documents anciens montrent que Vallot avait eu un mal de chien pour obtenir les autorisations de construire sa cabane.





Qu'est-ce qu'on craignait?

Les catastrophes! Déjà à l'époque, il s'en produisait souvent. La première d'envergure sur le mont Blanc date de 1820. L'histoire met en scène un médecin allemand né en Russie, Joseph Hamel. Lui aussi voulait mesurer l'altitude exacte de la montagne. Les conditions météorologiques étaient jugées dangereuses mais il semble que Hamel se soit entêté et contre l'avis de ses douze guides, ait décidé tout de même de partir. Une plaque à vent céda sous le poids de la caravane et emporta les trois guides chamoniards: Pierre Carrier, Pierre Balmat et Auguste Tairraz, dont les corps ne furent retrouvés que quarante ans plus tard. La police dut faire appel à un des guides rescapés, un certain Jean-Marie Couttet, pour identifier les restes de leurs cadavres. Il reconnaitra alors formellement la main de Pierre Balmat. «*Je n'aurais jamais osé croire qu'avant de quitter ce monde, il me serait donné de serrer encore une fois la main d'un de ces braves camarades*», écrivit Couttet.

Le mont Blanc a aussi connu la naissance de l'alpinisme féminin. Dans *Impressions de voyage en Suisse*, Alexandre Dumas raconte brièvement l'histoire de Marie Paradis, la première femme à s'être hissée au sommet du mont Blanc en 1808, offrant au lecteur une version très glorieuse de cette aventure. Cela reflète-t-il la réalité?

C'est effectivement en 1808 qu'une servante d'auberge dénommée Marie Paradis devient la première femme à atteindre le sommet du mont Blanc, le 14 juillet précisément. Le maire de Chamonix lui a rendu hommage en nommant «*promenade Marie-Paradis*» une rue de la ville permettant aux touristes de se promener en toute quiétude le long de l'Arve. Curieux choix! J'aurais plutôt appelé ce passage «*calvaire Marie-Paradis*» car, contrairement à ce que Dumas laisse penser, elle a beaucoup souffert pour aller jusqu'en haut et les guides l'ont même portée sur la fin de l'ascension. Elle ne l'a jamais nié et lorsque trente ans plus tard, Henriette d'Angeville a réussi l'ascension par ses propres moyens, Marie Paradis n'a pas hésité à déclarer qu'il s'agissait là de la véritable première ascension féminine.



1865, Edward Whymper a vaincu le Cervin.

Pendant toutes ces années, l'alpinisme reste encore rudimentaire. Puis tout s'accélère vers 1850. Pourquoi?

En quelques années, des dizaines de sommets encore inviolés tombent les uns après les autres. Clairement, on doit cet emballement à la venue dans nos montagnes de touristes britanniques comme Edward Whymper ou Horace Walker, pour ne citer que ces deux-là. Ce sont des passionnés. Des gens très ouverts aussi. Le plus souvent, ils se lient d'amitié avec des habitants du cru dans les vallées de Chamonix, du Valais ou de l'Oberland. Le Londonien Whymper fut le premier à gravir le Cervin le 14 juillet 1865 puis l'aiguille Verte (sommets du massif du Mont-Blanc) dans la même année, laissant son nom à un couloir de l'ascension. Trois ans plus tard, Horace Walker, fils d'un marchand et alpiniste de Liverpool, réalisait la première ascension des Grandes Jorasses à 4208 mètres. On leur a d'ailleurs donné son nom. Bref, les Britanniques ont érigé l'alpinisme au rang de discipline sportive, au même titre que le football ou le rugby! Certains révolutionnent même sa pratique comme Albert Frederick Mummery, tanneur et maire de Douvres, considéré comme le fondateur de l'alpinisme sportif. A la différence de Whymper, Walker et des autres pionniers de l'âge d'or (1855-1865), Mummery ne gravit pas les montagnes pour leurs sommets mais pour le plaisir de l'exercice physique. Il recherche la difficulté avant tout et la beauté de la voie empruntée. Cela l'amène à attaquer le Cervin par des voies plus difficiles. Il relate ses aventures dans un livre intitulé *Mes escalades dans les Alpes*

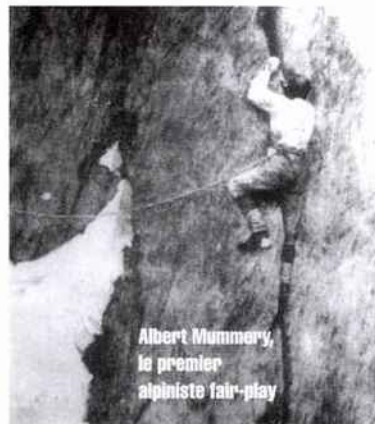


Mais la descente est tragique. Sur les sept alpinistes, quatre meurent et les survivants sont accusés de leur avoir coupé la corde!

et le Caucase (1895). La démarche de Mummery représente un vrai tournant dans l'histoire de l'alpinisme. Mais c'est finalement une évolution plutôt logique: une fois qu'une montagne a été gravie, son ascension perd de son charme. Sauf si on tente de la gravir par un autre versant ou une autre voie, plus difficile.

Comment le matériel et les techniques de grimpe ont progressé?

Les progrès sont stupéfiants et posent aussi un tas de questions sur ce qui est légitime ou non. Une histoire illustre admirablement ce dilemme. Cela se passe en 1880. Mummery et son guide Alexandre Burgener font une tentative à la dent du Géant. Trop dur! Ils renoncent devant les difficultés et avant de retourner dans la vallée, Mummery laisse dans une bouteille une carte de visite sur laquelle il écrit: «*absolutely inaccessible by fair means*» («*absolument infranchissable sans tricher*»). Cela signifie qu'ils auraient pu réussir l'ascension en



Albert Mummery, le premier alpiniste fair-play



utilisant des moyens artificiels, comme l'avait fait Antoine de Ville au mont Aiguille en 1492 par exemple. Mais cela n'avait aucun intérêt pour Mummery.

Aujourd'hui, l'expression «*by fair means*» trouve écho dans l'Himalaya où l'on observe là encore une opposition de style entre les alpinistes qui s'accompagnent de grosses expéditions et ceux qui évoluent de façon plus rapide et plus légère, adeptes de ce qu'on nomme le «*style alpin*».

Bien sûr, l'expression est déclinable à l'infini. On suppose par exemple que Mummery n'aurait pas trouvé «*fair*» le recours aux bouteilles d'oxygène pour vaincre les sommets à très haute altitude. Mais cela marche aussi dans plein d'autres situations. Personnellement, je me sens davantage «*fair*» quand je vais acheter mon pain à vélo plutôt qu'en voiture.

Au début du XX^e siècle, tous les sommets ont été conquis, et souvent par plusieurs voies différentes. Comment réagissent les alpinistes en quête de «première»?

Ils partent plus loin, voilà tout. En 1897, le Suisse Matthias Zurbriggen bat en effet le record d'altitude en Argentine à l'Aconcagua (6962 mètres). Puis ce fut l'Himalaya avec la tentative contre le K2 d'un autre alpiniste suisse, Jules Jacot-Guillarmod, en 1902. Elle échoua mais permit néanmoins de découvrir un tas de choses sur la région et notamment l'extrême difficulté à s'adapter aux très hautes altitudes et au mal aigu des montagnes dont on ignorait encore l'existence à l'époque. Finalement, Jacot-Guillarmod ne battra pas le record d'altitude de son compatriote Zurbriggen. Mais il aura le privilège de découvrir le terrible climat de l'Himalaya qui le contraignit à passer une semaine complète sous la tente pendant que, dehors, la tempête faisait rage.

Jacot-Guillarmod n'était tout de même pas seul pour cette tentative.

Effectivement, il était accompagné de deux Autrichiens et de deux Anglais, dont le fameux Aleister Crowley à propos duquel courent toujours moult



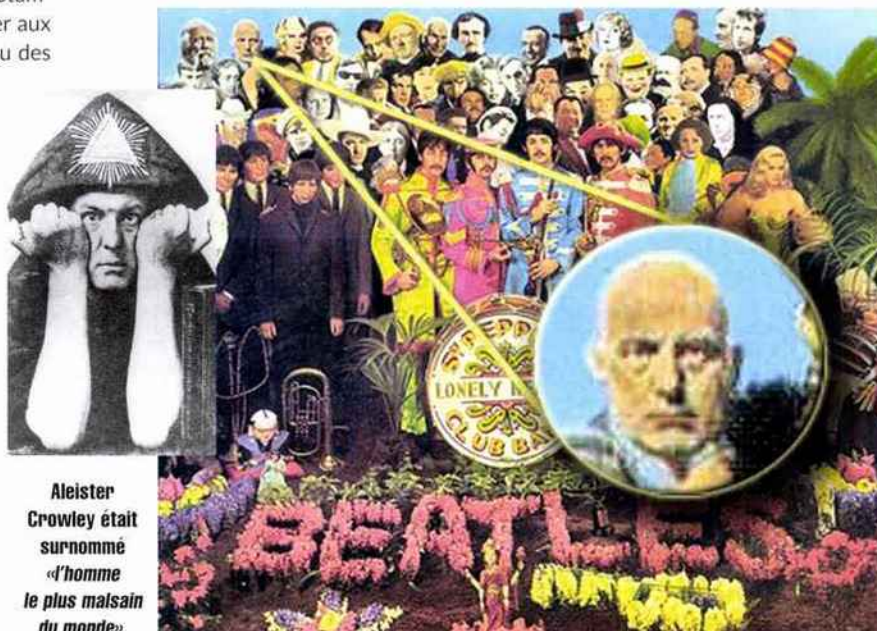
Nims Dai en 2019
Plus chaud,
plus léger,
plus solide

légendes aujourd'hui. Dans la société de l'époque, on le désignait parfois comme «*le personnage le plus immonde et le plus pervers du Royaume-Uni*». Un titre qu'il portait plutôt fièrement. Il était tout à la fois écrivain, sorcier, astrologue et passablement obsédé sexuel. Il était cinglé au point que, bien des années plus tard, les stars du rock en firent une icône hippie. Il apparaît d'ailleurs sur la pochette du mythique *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles. Il s'était aussi piqué d'alpinisme lors de son adolescence passée sur l'île de Skye, au nord-ouest de l'Ecosse. Cela lui vaudra de rencontrer Oscar Eckenstein, un autre illuminé notoire qui lui proposera de l'emmener pour cette fameuse conquête du K2 qui n'eut jamais lieu. Sur place, tout s'est très mal passé. La légende raconte que Crowley a menacé ses camarades d'une

arme pour les obliger à suivre la voie qu'il pensait avoir découverte.

Votre livre parcourt l'histoire de l'alpinisme jusqu'à nos jours. Quelle période vous fascine le plus?

Celle du style alpin en Himalaya. Je trouve extraordinaire que des hommes soient partis à la conquête des plus hauts sommets du monde sans bouteille d'oxygène. Cela me subjugue. Ils ne pouvaient même pas savoir si la chose était possible! De tous les récits d'ascension, c'est sans doute celui du Nanga Parbat par l'Italien Reinhold Messner en 1978 que je classe à la première place de mon panthéon personnel. Un homme seul qui se bat pour survivre alors qu'il est au bout du monde, à plusieurs jours de marche du premier être vivant. C'est inouï! **Propos recueillis par Olivier Soichot**



Aleister Crowley était surnommé «l'homme le plus malsain du monde».